

LE RECUEIL LITTÉRAIRE

RELIGION—HISTOIRE—ECONOMIE SOCIALE—LITTÉRATURE—SCIENCES
BEAUX-ARTS—BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

21^e LIVRAISON

SOMMAIRE

M. EDOUARD PAILLÉRON	P. A. H.
DE L'IMPRIMERIE	J. HORACE DAVID
ROMANCE	GERMAIN BEAULIEU
L'AMOUR TIMIDE	ALBERT FERLAND
BIBLIOGRAPHIE, IDÉAL ET NATURALISME	GERMAIN BEAULIEU
MON DERNIER RÊVE	MARIE-LOUISE
L'AMOUR DE JACQUES (roman)	CHARLES FUSTER
Lettres d'un Etudiant (introduction par G. A. DUMONT)	LOUIS AUDET

PIERRE J. BÉDARD, DIRECTEUR.



MONTREAL
IMPRIMERIE DU RECUEIL LITTÉRAIRE
P. BÉDARD, Propriétaire.
170, RUE ST-LAURENT

1892

*1892
1911
1914
1915
1916
1917
1918
1919
1920
1921
1922
1923
1924
1925
1926
1927
1928
1929
1930
1931
1932
1933
1934
1935
1936
1937
1938
1939
1940
1941
1942
1943
1944
1945
1946
1947
1948
1949
1950
1951
1952
1953
1954
1955
1956
1957
1958
1959
1960
1961
1962
1963
1964
1965
1966
1967
1968
1969
1970
1971
1972
1973
1974
1975
1976
1977
1978
1979
1980
1981
1982
1983
1984
1985
1986
1987
1988
1989
1990
1991
1992
1993
1994
1995
1996
1997
1998
1999
2000
2001
2002
2003
2004
2005
2006
2007
2008
2009
2010
2011
2012
2013
2014
2015
2016
2017
2018
2019
2020
2021
2022
2023
2024
2025*

RENSEIGNEMENTS.

LE RECUEIL LITTÉRAIRE est bi-mensuel et paraît par livraison de 32 pages.

Les prix d'abonnement sont :

POUR LE CANADA	POUR L'ÉTRANGER
Un an \$2.00	Un an 12 frs.
Six mois \$1.00	Six mois 6 frs.
Quatre mois 70 cts	Quatre mois 4 frs.

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.

Aucun travail ne sera admis s'il est excellent pour le fond, comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signatures des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention dans le Bulletin Bibliographique du RECUEIL LITTÉRAIRE des ouvrages nouveaux, dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à M. Pierre Bédard, 170 rue Saint-Laurent, Montréal. Téléphone Bell 6363. Boîte Poste 1436.

Le Magazine Français Illustré.

45, rue Laflitte, Paris

PUBLICATION MENSUELLE.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE NOVEMBRE :

TEXTE : *Mère repentie*, par Henri Leverdier. — *Pierre et Madelon*, par la comtesse de Charbrun. — *La Fugue du Décapit*, par René de la Villoyo. — *Coup d'œil chez nos voisins d'Outre-Manche*, par Romain Delaume. — *L'Automne* (poésie), par Georges Rocher. — *Colloque sentimental* (poésie), par Paul Verlaine, avec musique de Ch. de Sivry. — *Les mois parisiens : Novembre*, par Ernest Jaubert. — *Les Académiciens : Sully-Prudhomme*, avec poésie inédite autographiée. — *Croquis Alsaciens*, par Jean Rival. — *Chanson rose* (poésie), par P. Millanvoye. — *Souvenirs des Alpes-Maritimes*, par Clarisse Bader. — *Le Caricaturiste*, par Gaston Schoedeler. — *Le Sang des roses*, par Michaud. — *Les Eléphants*, par le marquis de Cherville. — *La Science amusante*, par G. Vitoux. — *Les Amies de Couvent*, par d'Erville. — *La vie à Paris*, par Jacques Lozère.

REVUES : *Littéraire, des Périodiques français et étrangers, Scientifique, Rustique, Mondaine, Militaire, Dramatique, Théâtrale (Chronique), A vol d'oiseau, De questions de droit usuel, Financière. — Conseils pratiques. — Jeux. — Amusements divers.*

ILLUSTRATIONS : de MM. Bassan, Bertrand, Birr, Bombled, Decoprez, Gamberini, Gerbault, Janet, René Leclerc, Léofanti, Lunel, Lucien Métivet, Merwart, Morel, Prunaire, Spolski, Stein, Steinlen.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ABONNEMENTS. 45 RUE LAFITTE

Paris.	Un an : 12 fr.	Six mois : 6 fr. 50.	Trois mois : 3 fr. 50
Province.	— 15 fr.	— 8 fr.	— 4 fr. 50
Union postale.	— 18 fr.	— 9 fr. 50	— 5 fr.

Le Numéro : 1 fr. 25

A VENDRE Une collection contenant un millier de timbres différents, en bon ordre, dans un album Scott d'édition récente. Conditions des plus faciles. Aussi timbres rares en détail et timbres communs au cent ou au mille. Spécialités : timbres du Canada, (émissions de 1851-77) et du Paraguay. S'adresser à T. Huot, Bureau du "Recueil Littéraire."

UNE PERSONNE ayant des loisirs, se chargerait volontiers, et à des prix très peu élevés, d'ouvrages tels que traductions, copie musicale ou autre corrections d'épreuves, arrangements de pièces pour cercles dramatiques, etc. etc.

Pour plus amples informations s'adresser à J. A. bureau du "Recueil Littéraire."

EDOUARD PAILLÉRON

MEDOUARD-JULES-HENRI PAILLÉRON, bachelier à seize ans, se destinait à l'École navale. Quoique reçu à l'examen, il entra chez un notaire, en qualité de clerc, puis chez un avoué qui lui donnait 30 francs d'appointements par mois. Il fit son droit, plaida quelques causes, s'engagea dans les dragons, à Beauvais, où il resta deux années. Il voyagea en Algérie, accompagné du peintre Beaucé, son ami, et parcourut, ensuite, pédestrement et sac au dos, la côte méditerranéenne, de Toulon à Gènes.

Il s'était déjà essayé dans la poésie, traduisant en vers Théocrite et Plaute, et composant des fantaisies rimées dont quelques-unes se trouvent dans le volume qu'il a publié en 1861, sous ce titre : *Les Parasites*.

Sa première comédie, *le Parasite*, un acte en vers, daté de 1860 et fut représentée à l'Odéon. Elle fournit le sujet d'une interpellation au Sénat, dont la conséquence fut la suspension de la pièce après qu'elle eut été jouée quatre-vingts fois.

L'auteur du *Monde où l'on s'ennuie* est un lettré délicat doublé d'un fin observateur. M. de Bornier l'a comparé à Musset ; nous verrions plutôt en lui un émule de Marivaux ou de Sedaine.

Sa philosophie est souriante, sa morale mondaine, sa vie heureuse, ses vers charmants, sa conscience tranquille, ses succès prodigieux, son scepticisme gai. Il est satirique, non avec acrimonie, comme Boileau, — mais à la façon de Lesage, dont il a la souplesse et le piquant. Son talent est essentiellement français, son esprit mordant sans causticité, sa verve intarissable. Toutes ses œuvres sont empreintes d'une grande distinction de pensée et d'une rare élégance de forme.

M. Pailleron s'est toujours montré excessivement difficile dans le choix de ses interprètes, ce qui n'a pas peu contribué aux victoires qu'il a remportées au Théâtre-Français, à l'Odéon et au Gymnase.

Verve des vieux Gaulois, gâté de nos aïeux,
Où te caches-tu donc, ô ma pauvre endormie !
Je te cherche partout, même à l'Académie,
Et ne te trouve en aucuns lieux.

Il est obligé, aujourd'hui, de désavouer ces vers de sa jeunesse, car depuis 1882, l'Académie Française est fière de le compter au nombre de ses élus ; il succéda au critique d'art Charles Blanc.

Disons encore que M. Pailleron a la réputation d'être un causeur agréable, un fort joueur de billard, un lecteur passionné, un amateur de chasse, de pêche, de canotage, d'escrime, un nageur de première ordre, il excelle dans l'art de faire des dédicaces.

Au théâtre il a tenté deux innovations : *Hélène*, tragédie bourgeoise en trois actes, dont il racheta la chute par une série de véritables chefs-d'œuvre, et *la Souris*, représentée aux Français le 18 novembre 1887, qui est la dernière comédie du spirituel académicien.

M. Édouard Pailleron est né à Paris, en 1834.

P.-A. H.



DE L'IMPRIMERIE

Il ne sera pas sans utilité, je crois, d'entretenir les nombreux lecteurs et charmantes lectrices du RECUEIL LITTÉRAIRE d'un sujet de la plus grande actualité et qui commande l'attention d'une manière toute spéciale.

Je veux parler de l'imprimerie dans ses résultats moraux et sociaux. De jour en jour, en effet, l'imprimerie agrandit son domaine, étend sa sphère d'action et exerce sa salutaire influence dans le monde entier.

Des grands centres intellectuels, ses productions, tenant quelquefois du prodige, rayonnent sur l'univers entier par milliers d'exemplaires. Je ne suis pas, certes, de ceux que ce progrès, que cet envahissement pourraient froisser ou alarmer. Sans disconvenir absolument toutefois, que l'imprimerie, comme d'ailleurs toute institution humaine peut quelquefois servir à la propagation du mal.

Sous la forme d'écrits antireligieux, séditions, licencieux, de gravures immorales, etc., et cela malgré d'énergiques et de continuelles répressions ; néanmoins je suis fermement convaincu que l'imprimerie a été l'un des facteurs les plus importants de la moralisation du progrès, en un mot de la civilisation des peuples.

Au premier aspect, une raison peut-être un peu spéculative, mais péremptoire s'offre à l'appui de la thèse que je soutiens, à savoir : que l'imprimerie a fait plus de bien que de mal.

L'homme est naturellement porté vers le bien : le beau et le vrai le fascinent, l'attirent, l'attachent en quelque sorte. A l'origine de l'humanité, cette passion du beau, cette soif du vrai sont fortement accusées, et ce n'est que lorsque les conditions de l'existence de l'homme ont été changées par des migrations successives, et sous le coup de la terrible malédiction divine, que la notion du bien s'est affaiblie, pour renaître et s'affaiblir de nouveau dans tout le cours de l'histoire, conformément aux grandes lois qui veulent que le centre de la civilisation se déplace sans cesse ; que les peuples et les empires ne soient jamais stationnaires ; que de l'orient à l'occident, les générations s'acheminent successivement vers leur apogée de gloire ou périssent vers leur décadence.

Que les moyens de garder intacte et pure, de rendre plus vivace et plus perceptible cette notion du bien soient plus énergiques : il suit nécessairement que l'humanité devra progresser et s'améliorer. Ces moyens sont la lecture intellectuelle dans la paix : en d'autres termes, l'instruction, l'é-

ducation qui perfectionnent les facultés intellectuelles, affirment la capacité de perception, multiplient sans cesse les éléments de comparaison, rapprochent l'homme de sa fin, qui est la perfection morale.

Or l'imprimerie, n'est-elle pas le plus puissant agent de la diffusion et de l'éducation publique et domestique ?

Le livre, la revue, le journal, sont aujourd'hui à la portée du plus humble. La moindre fraction de la communauté, possède une bibliothèque où chacun peut puiser à pleines mains ; la feuille quotidienne d'un sou, la revue périodique, scientifique, littéraire, industrielle, religieuse, apporte des contrées les plus lointaines, le récit des belles actions, les acquisitions nouvelles de la science, les démonstrations victorieuses du dogme religieux ; de l'échange des idées de la discussion des différents systèmes, de la communication des observations opérées sous tous les climats, dans toutes les conditions de caractère de conformation géographique du territoire, de situation politique, se démêle petit à petit, une notion plus exacte du mieux, et s'organise rapidement une marche ascendante vers le bien, c'est-à-dire vers la véritable civilisation.

Et depuis Jean Gutenberg, le père de la typographie, l'imprimerie est-elle restée étrangère à une seule question primordiale ?

Est-elle demeurée muette à l'établissement des monarchies constitutionnelles ou de gouvernements représentatifs, à la mise à l'étude de projets de paix universelle, et de pacification entre le capital et le travail ? L'imprimerie enfin, qui a vu célébrer son quatrième centenaire, ne s'occupe-t-elle pas de l'amélioration des législations civiles et criminelles dans tous les pays ? Son écho va toujours se répercutant jusqu'aux contrées les plus éloignées, pour aller mourir enfin dans les pays incultes et inhabités !

Nombre de contrées où le paganisme et l'ignorance grossière régnaient en maîtres absolus, et dont les frontières étaient soigneusement préservées de tout contact étranger, ont, grâce à l'imprimerie, ouvert leurs portes toutes grandes à la civilisation. Leurs mœurs barbares se sont adoucies, leurs institutions se sont modelées sur des formes plus humaines et plus chrétiennes.

La Chine, le Japon, l'Afrique, en sont des preuves assez éclatantes, et qui parlent plus éloquemment, que ne pourraient le faire les discours les mieux élaborés !

Qui a déversé sur le continent américain, dans les fertiles plaines de l'Ouest, sur le versant des montagnes Rocheuses, de la République Argentine, jusqu'à l'Alaska, ces milliers d'êtres humains, qui, tout en soulageant le vieux monde de son excès de population, éliminé qu'il est par les guerres et les famines, ont apporté sur les bords enchanteurs du Saint-

Laurent, une nouvelle civilisation chrétienne, qui promet d'être plus brillante qu'aucune de celles qu'a vu l'histoire de notre planète ? C'est la brochure, c'est le journal, le livre, l'imprimerie en un mot !

Qui redresse les torts, réprime les nombreux abus d'autorité, stigmatise l'erreur, stimule l'initiative privée et publique pour les grandes œuvres religieuses et humanitaires ?

Qui traduit toute cause au tribunal de l'opinion publique, le grand oracle et le grand justicier modernes, si ce n'est encore l'imprimerie par le journal et le livre ?

Qui nous a, pour la plus grande part, conquis nos propres libertés politiques, et qui par tout l'univers a été l'un des plus ardents promoteurs de la civilisation et de l'amélioration de la condition morale et matérielle des peuples ?

Pas n'est besoin d'accumuler d'autres preuves devant cette sanction de l'autorité infallible de l'Église, qui n'a qu'à gagner à la publicité, par l'imprimerie, de ses dogmes indestructibles. De la Chaire de Pierre, grâce à l'imprimerie, comme d'une source inépuisable et qui ne se tarit jamais, coule en nappes profondes sur l'univers entier, les eaux fécondantes de la Vérité éternelle ; du trône pontifical, grâce encore à l'imprimerie, jaillit jusque dans les dernières retraites de l'erreur et de l'ignorance, les flots de la lumière, et résonne par toute la terre, la trompette divine annonçant la bonne nouvelle aux nations désabusées

Quand à l'inquiétude mal fondée que peut causer à l'ouvrier l'introduction de nouvelles machines dans nos ateliers, il n'y a que la mauvaise foi qui puisse l'exploiter, comme il n'y a que l'ignorant et le paresseux qui puisse l'éprouver. C'est un fait admis aujourd'hui et l'expérience est là pour le démontrer, que ces nouveaux procédés, tout en activant la circulation du numéraire et diminuant le prix de fabrication, ont pour effet d'employer un nombre de mains-d'œuvre plus étendu à mesure que les machines sont substituées au travail manuel.

Mais alors, on aurait repoussé l'imprimerie si l'on avait craint de nuire aux scribes et cependant, l'imprimerie a immédiatement occupé plus de bras que la copie des manuscrits.

Ce travail de la presse humaine que le savant et pieux bénédictin, sous l'inspiration des plus augustes de nos papes, s'efforçait de conserver à la postérité et arrachait péniblement à l'oubli en le fixant à la main sur le parchemin, est accompli et multiplié par l'imprimerie en un instant, alors que ce même travail exigeait des vies entières de labeurs assidus.

Quoique l'imprimerie ait produit d'excellents effets, les accusations n'ont pas manqué de pleuvoir sur cette invention. Nous nous bornerons

a réfuter celles qui nous paraissent avoir plus de valeur et qui sont les plus accréditées aux yeux de nos adversaires :

L'imprimerie au moyen de la presse, ne sème-t-elle pas la discorde par ses attaques réitérées contre ceux qui ont en mains les rênes de l'Etat ?

L'objection a une certaine valeur, mais il faut remarquer que le journal qui s'occupe de la police et de l'administration des Etats, doit avoir l'œil toujours ouvert sur les actes du gouvernement, qu'il doit les soumettre à la censure continuelle et non interrompue de ses livres ou de ses feuilles périodiques.

Personne ne nie qu'il est dû à la presse une mesure plus abondante de liberté dans le gouvernement populaire, et même dans celui qui s'appelle mixte et représentatif. Sous l'empire de ce genre de constitution, la nation est partie intégrante du gouvernement. Les opérations du ministère fédéral comme provincial sont ses propres affaires. Elle a droit de les surveiller, de les montrer au droit quand ses délégués trahissent leur mandat. Or l'imprimerie n'est-elle pas le moyen le plus sûr et le plus rapide pour éclairer la nation, pour lui montrer enfin, quel rôle joue la justice au dedans de ses murs.

C'est encore l'imprimerie qui donne souvent au gouvernement une secousse salutaire, le réveille de son sommeil et lui signale le précipice effroyable où il allait se jeter tête baissée.

La seconde objection, plus sérieuse, est celle-ci : l'imprimerie a engendré la Révolution, dit-on, on en fait remonter la cause dans le *Contrat social* de Jean-Jacques Rousseau ; c'est dans ce livre que les révolutionnaires ont puisé les deux grands principes de ce bouleversement regrettable ; à savoir : l'insurrection contre la royauté, et la proscription de la religion catholique.

Sans nier absolument cette assertion, on ne doit pas imputer à l'imprimerie seule ce que d'autres causes ont également favorisé.

Sans doute que les livres de François Arouet dit Voltaire et de Rousseau ont provoqué quelque mouvement ; mais il faut dire aussi pour rester dans l'exacte vérité, qu'à force d'accabler le peuple d'impôts onéreux et de lui crier comme Louis XIV entrant dans le parlement le fouet à la main : " L'Etat, c'est moi ! " ou bien encore comme Louis XV, son illustre fils, entouré de courtisanes éhontées disait : " Après moi le déluge ! " le peuple, dis-je, s'est soulevé et lorsque Louis XVI trop faible pour réprimer les abus d'autorité, a vu que l'effervescence croissait toujours, et qu'au lieu de réagir contre le flot toujours montant des passions humaines, a lâché la bride du pouvoir au premier venu ; c'est alors que les révolutionnaires ont proclamé la république, déposé leur roi et arboré le drapeau aux trois couleurs nationales.

Et pour solider davantage notre thèse :

Que de découvertes importantes seraient restées inconnues, si l'imprimerie n'était venue au secours de ceux qui désiraient livrer à l'humanité toute entière le fruit de leurs labeurs assidus.

L'histoire, le témoin des temps, le flambeau de la Vérité, comme dit Cicéron, est là pour attester, au moyen de l'imprimerie, les faits héroïques des grands hommes de l'antiquité comme les sublimes actions de nos ancêtres, défendant courageusement Dieu et leur patrie, et faisant respecter le drapeau français !

Mais pour nous surtout, Canadiens, la presse a immensément fait et nous lui devons un tribut tout spécial de reconnaissance. Ecrasés sous le talon anglais, nous avons chaque jour à défendre nos institutions et notre langue ; chaque jour nous avons à arracher à la métropole un lambeau de nos libertés, et c'est la presse, au moyen de l'imprimerie, bien entendu, qui toujours dans cette merveilleuse conquête de nos droits nous a victorieusement secondé.

Pour l'homme de loi, le médecin, le politicien, l'ingénieur civil, l'industriel, pour toutes les classes de la société enfin, l'imprimerie sera toujours considérée comme un bienfait que Dieu, dans sa sagesse infinie a daigné faire aux hommes.

Très bien : mais que ne parlez-vous donc, des plaies modernes, de la Réforme, par exemple, l'Europe couverte de sang et de ruines, à deux doigts de sa perte ? tous ces maux causés par l'imprimerie !

On répond et avec raison que l'imprimerie est loin d'être l'unique cause de tous ces désastres.

Mais comptez-vous pour rien, les plaies sociales antiques et du moyen-âge, où l'ignorance cachait aux masses leurs droits et favorisait la tyrannie ; et sous la féodalité donc : le servage, les erreurs grossières, les schismes sans fin ! Rappelez-vous l'état de la société européenne à l'époque où la presse était encore ignorée. L'opinion publique alors, n'avait pas cette force qu'elle a acquise par le secours de la presse, et la tyrannie pouvait impunément peser sur les peuples ignorants de leurs droits et manquant de l'unité d'action nécessaire à leur revendication.

Contemplez aujourd'hui le resplendissant spectacle des masses souveraines dictant par la voie de la presse les constitutions, se prononçant sur leurs gouvernants, leur continuant leur confiance pendant leur bonne conduite, pour les briser impitoyablement dans le cas contraire. Et non-seulement en politique, mais dans les arts, dans la science, la presse a tout illuminé, a déversé partout des torrents de lumière qui ont vulgarisé et les sciences et les arts, et porté à leur apogée des peuples naguère faibles et inconnus.

Présentement encore le catholicisme plus victorieux, malgré la perte temporaire du pouvoir temporel, n'a-t-il pas, grâce à l'imprimerie, éclairé les intelligences, et pénétré jusqu'aux contrées les plus éloignées, pour y déverser le baume de la civilisation ?

N'a-t-il pas fait tomber toutes les barrières de la barbarie, n'a-t-il pas assimilé les peuples entre eux, non en enlevant à chacun son caractère national, mais en les rangeant tous sous la loi d'une fraternité chrétienne. Voilà l'imprimerie dans ces résultats moraux et sociaux :

L'imprimerie a un autre point de vue.

Les mauvais livres et les bons ; guerre acharnée que se livrent ces deux champions de la Vérité et du mensonge, sont répandus en millions d'exemplaires sur tout le globe terrestre. Si les impies se glorifient d'avoir leur Voltaire et leur Rousseau, nous pouvons être fiers de posséder nos Veillot, Montalembert, Donoso Cortès, pour n'en mentionner que quelques uns, qui d'une main magistrale ont stigmatisé l'erreur, soumis à la risée les sophistes et crié à leur tour à l'impie qui disait : Dieu, c'est le mal, n'ont-ils pas, dis-je opposé cette parole chrétienne. Dieu, c'est le bien par excellence !

On le voit clairement, le mauvais effet des livres impies sont contrebalancés par les heureux fruits des bons ouvrages.

Je m'arrête, mais on conviendra facilement avec moi, que le sujet est loin d'être épuisé ; que pour montrer l'imprimerie dans tout son jour, il faudrait passer en revue toutes les productions de l'imprimerie, ce qui serait trop long ; d'ailleurs, je crois en avoir dit suffisamment pour conclure logiquement que : l'imprimerie a fait plus de bien que de mal. Il ne me reste plus qu'à payer un juste tribut d'honneur à l'imprimerie. cette invention étonnante du génie humain, invention, qui a favorisé sous tous les rapports l'humanité toute entière, qui a satisfait l'immense besoin de lecture et de publicité qui travaille notre époque, qui sur tout le globe terrestre instruit la population, qui fait connaître l'écrivain, car le style, c'est l'homme, et qui enfin au Canada surtout, "sol unique au monde où le ciel a versé ses dons les plus brillants," inscrit en caractère ineffaçable dans tous les cœurs, les sublimes actions, les hauts faits d'arme du Peuple Canadien.

J. HORACE DAVID.

Montréal, Janvier 1892.



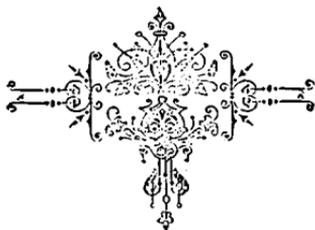
ROMANCE

T'en souvient-il toujours ? la brise
Soufflait tendrement sur les eaux
Et notre nef dans l'onde grise
Faisait courber tous les roseaux.
Autour de nous le doux silence
Était ravi de l'écouter,
Car tu chantaï une romance...
Mon cœur pourquoi tant regretter ?

T'en souvient-il ? tous deux ensemble.
Oubliant la réalité,
Tandis que, cachés dans le tremble
Au fond de leur nid velouté,
Les oiseaux taisaient leurs ramages.
Nous allions sans nous arrêter,
Sans voir le temps ni le rivage...
Mon cœur pourquoi tant regretter ?

Dis-moi, t'en souvient-il encore ?...
Cette nuit-là, silencieux,
J'aurais voulu dire à l'aurore :
Reste cachée au fond des cieux !
Sur les ailes du Temps tout passe :
O nuit, je n'ai pu t'arrêter...
Voilà pourquoi malgré l'espace,
Mon cœur ne fait que regretter.

GERMAIN BEAUCIEU



L'AMOUR TIMIDE

(A MADemoiselle ELISA)

Dans ton bel œil rêveur dont le charme m'enflamme
Laisse moi donc plonger mon regard amoureux,
Afin qu'en l'admirant j'interroge ton âme
Et te dise comment tu peux me rendre heureux.

Soulève avec amour ta paupière baissée,
Qu'effleure mollement le baiser des rayons.
Afin qu'en ton regard je sème la pensée
Qui chante dans mon cœur durant que nous causons.

Oui, tandis que la nuit ceint l'azur de ses voiles,
Et verse pour l'amant une pâle clarté
Qui semble sur ton front le reflet des étoiles,
Dont j'aime à contempler la sereine beauté ;

Tandis que dans ses jeux un volage zéphyre
Frôle en les parfumant tes noirs et beaux cheveux,
Et te jette un accord qui longuement soupire
En devenant plus vague et plus harmonieux ;

Tandis que dans la nuit des plaintives ramures
On entend roucouler de gracieux oiseaux,
Et que le vent du soir mêle ses longs murmures
Au tendre gazouillis de l'onde et des roseaux ;

Comme un lis qu'une brise en jouant berce et penche.
Relève un peu ton front qu'incline la pudeur,
Et laisse ta prunelle où mon aveu s'épanche
Me faire sous ses feux tressaillir de bonheur.

Mais tu baisses tes yeux ! Pourquoi donc, jeune fille,
Ne veux-tu pas laisser les miens, un seul moment,
Errer dans l'infini de ta douce pupille,
Que semble contempler la lune au firmament ?

As-tu peur que j'effleure un penser trop timide
Que je pourrais saisir si tu me regardais,
Ou crains-tu que ton âme, ainsi qu'un flot limpide,
Contre ton gré s'épanche avec tous ses secrets ! . . .

Ah ! si tu ne peux pas, sans qu'une rougeur vive
Ne fasse sur ton front rayonner sa splendeur,
Soutenir mon regard que ta beauté captive,
C'est que d'amour pour moi tu sens battre ton cœur !

ALBERT FERLAND

BIBLIOGRAPHIE

IDÉAL ET NATURALISME

A mes confrères en littérature.

Fuster a écrit *l'Amour de Jacques*.

Zola a écrit la *Bête Humaine*.

Le premier, dans des pages qui dénotent un talent solide et droit, a pris pour guide à sa plume l'étoile brillante de *l'idéal* ; le second a enchaîné son imagination aux misères les plus profondes de l'homme et, dans un effort de génie, sublime s'il eut été mieux employé, il a dépeint avec une exactitude étonnante autant que repoussante les bassesses de l'humanité ; et il a dit à sa plume : Tu combattras pour la cause du *Naturalisme*.

Idéal, Naturalisme : deux doctrines qui, de nos jours, se disputent la palme. Toutes deux ont pour défenseurs de fiers athlètes et de surs génies : laquelle triomphera ?...

Fuster a fait pour le triomphe de l'art idéaliste un bijou de roman, *L'Amour de Jacques* ; et à propos de ce roman, Aug. Sautour a écrit *Idéal et Naturalisme*, savante dissertation sur les deux écoles qui sont en lutte.

C'est de cette brochure, chers confrères, dont je viens vous entretenir. L'auteur n'en est pas à son premier essai, puisqu'il a déjà vu couronner un de ses ouvrages, *Les chants d'un grillon*, dont je vous parlerai plus tard.

I

L'auteur, qui vient défendre ici l'art spiritualiste, avoue en commençant qu'il n'est pas sans crainte. — " Je cours le risque, dit-il, de me voir reprocher mon audace," car " j'entre en lutte de principes avec une doctrine littéraire qui a pour elle des hommes éminents, et devant le talent desquels je m'incline"... Mais cependant cela ne l'arrête pas, l'amour de la vérité le pousse et, comme il le dit, il " entre dans la lice en courageux chevalier du Beau et du Bien, et ayant pour seules armes, à défaut d'une science profonde, *la foi, l'amour et l'enthousiasme de la jeunesse*." Cependant ici il se trompe : il oublie qu'il a pour arme encore l'amitié de nombreux écrivains, tant en Canada qu'en France, qui sont attentifs à la lutte et prêts à défendre eux aussi le parti du Beau et du Bien. Car n'est-ce pas, chers confrères, que l'art idéaliste vous plait ? que lui seul sait toucher vos cœurs et que loin de vous émouvoir, le *naturalisme*, ce style aux découragements les

plus profonds, qui ne se plaît que dans la peinture de ce que la nature a de plus rebutant, ne trouve que du mépris chez vous ? Donc ensemble remercions Monsieur Sautour de ce qu'il n'ait pas reculé quand il s'est agi de combattre pour la doctrine littéraire sous la bannière de laquelle nous nous sommes réfugiés.

Ensuite l'auteur pose les points qu'il va développer : — Le Naturalisme, dit-il, est faux comme doctrine littéraire, en ce sens qu'il va à l'encontre des aspirations et des sentiments de notre âme ; — il est *anti-humain* en quelque sorte.

“D'autre part, continue-t-il, le Naturalisme est contraire au but utilitaire de l'art d'écrire, son influence est nuisible à la société ; — il est anti-social. Par conséquence logique, il doit être rejeté et combattu.

Et dans un parcours de 36 pages, l'auteur développe ces deux points avec un raisonnement sûr et une logique à toute épreuve. Il se sent dans le droit chemin, il est persuadé qu'il combat pour la bonne cause, et fort de lui-même, fort de l'encouragement qu'il a déjà reçu et des approbations qu'il sait l'attendre de toutes parts, il flagelle sans pitié l'ennemi et lui démontre son erreur, non pour l'humilier, mais pour le convertir. Monsieur Aug. Sautour est un observateur en même temps qu'un philanthrope. Il a vu quel mal fait chaque jour dans la masse du peuple l'art matérialiste, il en a souffert, c'est pourquoi il combat cette doctrine et cherche à lui porter le coup fatal.

Les partisans du naturalisme prétendent combattre le vice dans les hommes en leur faisant le tableau des passions dégradantes : — “ Si vous croyez, répond M. Sautour, arriver à ce résultat par les obscénités dans lesquelles vous vous complaisez, vous ne connaissez pas du tout l'homme dans les penchants sensuels de son être inférieur. Ce serait vouloir prouver que les indécences des cartes transparentes — ou certaines gravures dont certains marchands remplissent les vitrines de leurs boutiques — peuvent exercer sur lui cette influence merveilleuse. Et c'est par là que l'art naturaliste verse le poison dans les âmes.”

Puis, après avoir ainsi décrit tous les ravages que la doctrine qu'il combat peut faire dans le cœur de l'homme, après avoir énuméré les raisons qui engagent l'écrivain à embrasser la belle cause de l'Idéal, il termine par cet épiphonème où l'on ne sait quoi admirer le plus, de la vigueur du style, de la justesse des pensées ou des beaux sentiments qu'il exprime : — “ Et nous, jeunes hommes, qui portons dans notre âme les aspirations idéales et l'enthousiasme de la jeunesse, qui brûlons de répandre au dehors une activité débordante, qu'avons-nous à attendre du Naturalisme ? — Il serait l'étouffoir de nos sentiments les meilleurs, les plus généreux et l'étran-

glement de nos énergies les plus viriles. Tournons-nous du côté du christianisme pour en recevoir de la lumière et pour entendre cette parole qui décuple les forces : *Sursum Corda !* Haut les cœurs.

Laissons à leur scalpel, à leurs cornues les romanciers psychologues, véritables *carabins-chimiste* ; laissons à leurs pinceaux trempés dans la boue, à leurs contemplations devant les chiens crevés et les ivrognes couchés dans le ruisseau les écrivains naturalistes ; si nous voulons mettre à profit et d'une manière utile tout ce que nous avons d'intelligence et de volonté notre place n'est pas parmi eux.

“ Elle est dans les rangs de cette démocratie qui s'avance à la conquête de la société moderne, comme autrefois les hommes du Nord à la conquête de Rome décadente. Soyons-en les sous-officiers, en attendant d'y gagner nos grades par notre travail. Faisons-nous en les porte-flambeaux pour l'éclairer dans sa marche des rayons de la justice. Et si nous voulons travailler à la propagation du Bien, nous faire soldats de la Vérité, en face du doute, du scepticisme de nos contemporains, plantons carrément le drapeau de la Foi ; et pour répondre à cet athéisme dont on voudrait faire la base de notre société, revendiquons hautement et sans crainte les DROITS DE DIEU.”

II

On a dit quelque part “ que l'on ne mesure pas les hommes à la brasse” : il en est de même des écrits et M. Aug. Sautour en a donné la preuve. Les 36 pages d'*Idéal et Naturalisme* valent en substance les tomes de nombre d'auteurs qui croient que la renommée d'un écrivain est en raison directe de ses écrits. M. Aug. Sautour a dit beaucoup en peu de pages et je ne saurais trop l'en féliciter : hélas ! dans notre siècle, on écrit tant pour ne vouloir rien dire ! Ce n'est pas la seule qualité de l'œuvre de M. Sautour ; à cette ferme précision il joint une diction qui charme l'esprit et par conséquent captive le lecteur. En un mot, il prouve par sa brochure elle-même que si le Naturalisme peut bien avoir quelque attrait pour certaines imaginations, l'art idéaliste est là qui subjugue les cœurs et élève l'âme quand l'autre la ravale et la traîne dans la boue.

Un autre mérite à M. Sautour, c'est qu'il n'a pas craint de défendre une doctrine littéraire qui a malheureusement contre elle bon nombre d'écrivains distingués tant en France qu'à l'étranger ; mais l'auteur d'*Idéal et Naturalisme* ne s'est laissé arrêter par aucune considération. Il a vu une bonne cause à défendre et, amant sincère de la Vérité, il a dit : Défendons-là !

C'était son devoir ; mais la véritable noblesse et la grandeur d'âme consiste dans le devoir rempli.

Et nous aussi, chers confrères, nous combattrons pour la bonne cause ; nous suivrons l'exemple qui nous est donné : nous nous ferons les gardiens et les vengeurs de la Vérité. Nous sommes les *jeunes* sur qui repose l'avenir : l'avenir ne nous fera point défaut. Nous voulons la gloire, non celle qui fait du bruit et ne jette qu'un éclat passager, fusée d'un instant, mais la gloire véritable qui est le couronnement d'une lutte de chaque jour contre le mal envahisseur ; nous voulons le bonheur, non celui que l'on dit enfermé dans une mollesse énervante, mais celui qui rajeunit le cœur quand le devoir, — un devoir rigoureux parfois — est rempli : eh bien ! travaillons, travaillons sans cesse et le ciel bénira notre travail. Le bien que nous aurons fait sera notre gloire ; le devoir rempli sera notre bonheur.

GERMAIN BEAULIEU



MON DERNIER REVE

A MADemoisELLE HERMANCE.

Il faisait bien chaud, Hermance
Et tout nous paraissait beau
Comme quand l'été commence,
Tout semblait être nouveau !
Le ciel était sans nuage
Et le soleil, si radieux,
Qu'en cherchant un frais ombrage
Il fallait baisser les yeux.

Dans la route sablonneuse
Qui nous menait au jardin,
Nous avançons l'âme heureuse,
En nous tenant par la main.
Oh ! nous ne pouvions nous dire
Ce que ressentaient nos cœurs ;
Nous ne pouvions que sourire
Au milieu de ces splendeurs.

Les oiseaux faisaient entendre,
Du haut des arbres touffus,
Leur refrain suave et tendre,
Et, sur les bords du talus,
Plus de cent fleurs rutilantes
Mélaient l'air environnant
A leurs odeurs enivrantes
Que dilatait un bon vent.

Vers une treille fleurie
Située un peu plus bas,
Pour faire une causerie
Nous dirigeâmes nos pas
C'est qu'un songe s'évapore
Comme les vapeurs du soir ;
Mais vous me dites encore
En me quittant ; Au revoir.

MARIE-LOUISE

Saint-Zotique 3 décembre 1891.



L'AMOUR DE JACQUES.

XXVI

NON, maman Heurlin, il n'oublie pas. Vous le voyez courageux ; mais c'est pour cacher son affolement qu'il travaille ; même en plein chef-d'œuvre, une petite tête blonde passe, rit, disparaît ; sous les notes graves, dans l'entrecroisement, le fouillis des phrases encore confuses, vous pourriez, si vous aviez de bonnes oreilles, distinguer le léger, l'imperceptible zézaïement d'une voix qui gazouille ; et si vous alliez tout au fond des yeux de Jacques, ce n'est pas la flamme de l'art que vous y trouveriez, mais le visage d'une fillette que ses trente-deux ans aiment à en mourir.

Jacques n'avait jamais connu pareil sentiment. Après tant de fausses amours bruyantes, il est venu ici, avec un besoin d'affection reposée, une soif d'eau fraîche, d'air et de lait. Parti un instant, puis revenu, il a bien senti que la grande ville lui laissait un vide au cœur, à ce cœur tout ouvert comme une coupe tendue, et que des paroles de femme pouvaient seules combler. D'avoir écouté les *Lauriers*, par un crépuscule de printemps, dans les senteurs fortes et le silence, Jacques a eu d'abord de l'irritation, de la curiosité ensuite, peut-être de l'orgueil, enfin de la joie. Son cœur s'est laissé prendre, peu à peu, sans avertissement, — parce qu'il était à prendre. Il y avait là des cheveux blonds, des yeux francs et doux, des gestes moëlleux, un tout petit zézaïement enfantin, — et voilà ! Et c'était à peine une amourette, une amourette sans un mot tendre, une amourette à l'état d'ébauche, une amourette avant le : " Je t'aime ! " Et puis, la catastrophe brusquement descendue, l'amourette impossible avait pris un autre nom. D'heure en heure, malgré le travail, malgré l'accablante fatigue des courses nocturnes, les griffes du vent et de la pluie, la routine de cet épuisement cherché et voulu, Jacques le sent bien, que l'amourette a pris un autre nom ! Soit orgueil, soit courage, soit faiblesse. Jacques ne veut pas dire tout haut, ce nom : il y aurait trop d'échos dans le cœur en un instant vidé. Mais, chaque fois que Jacques s'éveille, quand la réalité brusque lui apparaît, quand, avec le jour terne, l'irrévocable vérité lui frappe les yeux, Jacques se sent pareil à une ruine, une prairie rasée, une barque qui devient pouton ; mais, à toute heure du jour, ses résolutions doivent se tenir prêtes, en faction, sous les armes ; mais une main irrésistible, quelque chose comme la fatalité, le pousse à toute

heure vers la même route ; mais, tout en plaignant le fils du marchand de moutons, il y a des instants où Jacques le hait de la profonde haine ; mais, malgré les yeux tendres, les gestes carressants de maman Heurlin qui emballe le vieux linge ou les cinq ou six estampes, Jacques la quitte parfois, Jacques est heureux d'aller loin d'elle ; mais il se fait des reproches, se moque de lui-même, pleure sur lui-même, se prend à la gorge pour se ramener au travail ; Jacques ne veut pas se l'avouer, maman Heurlin l'avait bien compris : c'est le grand amour.

“ Peut-on emporter ce petit pot de fleurs ? ” Et maman Heurlin, toute poussiéreuse, mille objets dans son tablier, est entrée dans la chambre de Jacques.

“ Faut-il faire un paquet de tous ces papiers ? — Gardes-tu ces cravates ? ”

Décidément, Jacques ne pourra pas travailler. Après ce grand effort d'inspiration, cela ne va plus du tout depuis hier. La réserve de force est épuisée. Et maman Heurlin, qui voit cette impatience, cette fatigue, a, du regard, supplié Jacques de sortir.

Juste à cette instant, quelqu'un vient d'entrer dans la boutique. Vite, vite, — car il faut bien que le commerce marche ! — vite, en six enjambées, maman Heurlin est descendue. C'est le marchand de moutons qui vient donner des nouvelles du blessé.

XXVI

Malgré sa rechute, le blessé va décidément mieux. Le docteur s'est beaucoup inquiété d'abord “ Le pauvre gas, — dit le marchand de moutons, — il était blanc comme une hostie ! ” Peu à peu, ces jours-ci, à force de bouillon, de bon vin, d'immobilité, “ ça s'est refait. ” Dieu merci la blessure ne s'était pas rouverte : de la faiblesse, voilà tout, — le soleil le grand air... Enfin, quoi ! “ Avec ces sacrées maladies on ne sait jamais...”

Et le marchand de moutons, qui a encore de l'émotion en parlant de ces choses, promène le foulard sur ses yeux : mais ni maman Heurlin, ni Jacques, personne n'en sourit.

Le docteur est revenu ce matin... Il est reparti gaillard, et sa jument faisait tinter les grelots comme une diablesse. Le malade a mangé des œufs, un peu de viande même, en en redemandant. La vieille Lisbeth, qui le soigne, en avait les “ sangs tournés ”, mais d'étonnement joyeux. Un ou deux camarades sont venus voir Jean : véritablement il se refait bonne mine. Aux premières prunes, il n'y paraîtra rien...

“ Seulement voilà, madame Heurlin... (Et le marchand de moutons, qui n'a plus l'air aussi gai, se gratte la tête...) Voilà... Le gas s'est mis dans

la cervelle, — et je ne sais vraiment pourquoi, — de s'en aller au régiment. Je vous donne à penser : cette idée ! Moi je voudrais bien le garder. Dam ! j'ai cogné trop dur quelquefois... Mêmement que, quand je l'ai vu en cet état, j'ai eu du repentir à en pleurer comme une fontaine... Mais que le *gas* parte, comme il dit, — ça ne fait pas mon affaire à moi... D'abord il m'aide j'ai besoin de lui, pour la maison, pour les foins, pour le bois à rentrer... Et puis, voilà ! pour vous dire franc, eh bien ! s'il partait, il me semblerait que je le chasse. Ça me chiffonne ! ”

Et le marchand de moutons, qui ne trouve pas de mot plus fort que ce “ Ça me chiffonne ! ”, a pourtant l'air d'un homme non pas chiffonné mais bel et bien dans les transes. Sous ces rudes écorces, une seule blessure, et toute la sève arrive à la fois ; sans doute que le marchand de moutons a passé quelque vingts ans sans pleurer ; depuis des jours il ne quitte pas son foulard, — et tenez ! tout droit planté devant maman Heurlin, il a de grosses larmes plein les yeux.

“ Alors voilà... Tout le temps, pendant qu'il divaguait, le pauvre petit a eu aux lèvres le nom de monsieur Jacques... Tout le temps ça lui parlait ainsi : “ Jacques... Jacques...” Faut-il qu'il l'aime ! moi, je ne sais pas toutes ces choses ; j'ai jamais eu d'ami que j'aime comme ça, — pas même le grand Barbu, de Creil. N'empêche que notre malade était toujours avec son Jacques, son Jacques ! il l'appelait sur tons les tons, et quelquefois avec de la colère : faut croire qu'il était bien impatient de le voir ! Depuis qu'il va mieux, plusieurs fois on lui a pallé de vous, monsieur Jacques... Il a toujours tourné la tête ; ça lui a toujours donné un coup : faut croire qu'il a bien du chagrin de ne pas vous avoir vu tous ces jours-ci...”

Maman Heurlin a regardé Jacques, bien dans les prunelles. Pour ne pas comprendre ce que voulait dire maman Heurlin, Jacques a fermé les yeux une seconde.

“ Alors voilà, monsieur Jacques... J'ai pensé que vous voudriez, peut-être, venir à la maison... Notre fils parle toujours du régiment, de l'appel, de s'en aller du pays. Puisqu'il vous aime comme ça, je me suis dit que vous lui parleriez peut-être, — que, comme ça, il resterait... Enfin voilà...”

Et, devant le silence de Jacques, le marchand de moutons se dandine sur le pas de la porte, embarrassé, maet, tournant sa casquette entre ses doigts.

Jacques l'a d'abord laissé partir. Mais en se retournant, il a rencontré les yeux fanés de maman Heurlin. Les yeux fanés étaient tristes, tristes ! Ils avaient l'air de dire : “ C'est affreux, la vie... Mais il faut aller jusqu'au bout, Jacques... Il le faut...” Pour la seconde fois, cette douceur des yeux pâles, cette gravité douloureuse a fait se dresser, en Jacques, se dres-

ser et se raidir tous les ressorts du courage ; ce dévouement a été contagieux, contagieuse aussi cette leçon de sacrifice ; et le marchand de moutons n'était pas encore à la moitié de la route, que, tout courant, Jacques l'avait rejoint.

Par exemple, Jacques parti, le grand effort achevé, maman Heurlin vient de pleurer sur les serviettes qu'elle range dans une caisse, et l'*Angelus* du soir l'a trouvée en train de prier, non pas le bon Dieu, mais la Vierge qui a été mère... Puis, à force de laisser couler ses larmes silencieuses, de trier le linge en pleurant, d'enfoncer le visage dans son mouchoir, sans savoir que c'est sa dernière soirée de Chérisy, maman Heurlin a, presque en rêve écouté sonner les demi-heures ; et, comme Jacques ne revenait pas, maman Heurlin s'est endormie.

XXVII

Depuis cinq quarts d'heure que Jacques est entré, précédant le marchand de moutons, que s'est-il passé près du lit du malade ? Jacques est resté seul avec lui. Ce père, collant son oreille à la porte, n'a entendu que des chuchotements, d'abord très rares, coupés de silences, puis des longs, puis interminables. Un instant il a voulu entrer ; il n'a vu, très vaguement que la silhouette de Jacques soutenant les reins du blessé, lui serrant les mains l'écoutant ; on l'a chassé bien vite, — et maintenant, avec le cœur qui lui fait de gros : “ Tic...Tic...Tic...” le marchand de moutons et la vieille Lisbeth sont là, derrière la porte, écoutant par le trou de la serrure, et, d'instinct, mettant la main au loquet.

On a ouvert, Jacques a dit, d'une voix un peu changée : “ Entrez...”

Jacques a poussé le marchand de moutons vers son fils. Et comme le brave homme s'empêtre, bafouille : “ Eh bien ? alors voilà... Qu'est-ce que ? ” Jacques lui a dit bien fort : “ Il est guéri ! Il reste ! ”

Le père s'est d'abord jeté sur son fils ; il l'a étreint avec une sauvagerie de tendresse. A présent il est là, debout devant Jacques, à balbutier : “ Alors, voilà, monsieur Jacques... Avec votre permission...Voilà...Voulez vous que je vous embrasse ? ”

Ces bras robustes ont serré Jacques, cette barbe rude a frôlé son visage la vieille Lisbeth a répété dix fois de suite : “ Ah ! Monsieur ! Ah ! Monsieur ! ” Et appuyé sur son coude, les pommettes rougies par l'émotion, le blessé regarde Jacques comme les tout petits enfants regarderaient un dieu,

Tu as fait la moitié de ton devoir, Jacques... Des heureux sont derrière toi ; tu peux t'en aller dormir. La pluie a cessé ; les feuilles humides sen-

tent bon ; les prairies embaument ; on ramène les vaches, on rapporte des trains de bois, les premiers vers luisants s'appêtent, les dernières volés de l'*Angelus* vont décliner et se taire. Tu as fait la moitié de ton devoir ; c'est beaucoup pour une journée : dors, pauvre cœur fatigué, pauvre énergie surmenée, pauvre garçon, — dors !

XXVIII

Jacques n'ira pas dormir. Jacques se connaît ; trente deux ans de vie avec lui-même lui ont fait faire l'apprentissage de son cœur ; il sait ce cœur lâche, ce cœur tout prêt aux défaillances ; après l'exaltation de ce soir, il prévoit l'abattement de demain ; pour être sûr d'aller jusqu'au bout, il faut en finir de suite. Et, comme ivre, s'enfonçant dans sa décision pour fuir ses incertitudes, Jacques est pareil au conscrit qui, pour éviter la peur, se jeterait dans la mêlée, qui échapperait au frisson par l'action aveugle ; d'un seul coup, toute son énergie lui est montée à la tête ; Jacques a pris le chemin de la grille.

Depuis que Jacques n'a pas ébranlé la petite sonnette, dix jours se sont suivis. Tout d'abord, nul n'aurait pu s'en étonner : un blessé à guérir, des soins, des précautions de toutes les heures ! Mais la civière a passé devant la grille, l'autre jour ; et, depuis, Suzanne n'a plus revu Jacques.

Que se passe-t-il au fond du cœur obscur de Suzanne ? Quand il se parle à lui-même, quand il s'exhorte au courage, qu'il raisonne son sacrifice, Jacques ne se dit pas seulement : " Elle est toute jeune ; je suis presque vieux ! " Ou bien : " Il l'aime ; il l'aimait avant moi ; il a voulu se tuer pour elle ! " Jacques se dit surtout : " Elle ne l'aime pas... Elle ne peut pas m'aimer... Non, non, mille fois non, — elle ne m'aime pas ! " Et si elle s'interrogeait, tout au fond, Suzanne elle-même ne saurait que répondre.

Elle n'avait pas trahi Jean, pas oublié le petit ami d'enfance ; peut-être bien que, dans le plus intime repli de ce cœur, il y a quelque chose pour le fils du marchand de moutons ; la vie a eu beau passer là-dessus, le couvent avec son mysticisme, la conversation des fillettes plus riches, et surtout, surtout, la marche des années, de ces années adolescentes qui comptent triple : Susanne se rappelle encore ses émotions d'enfant, les images regardées à deux, les beaux serments prêtés de tout cœur, les larmes pour un retard de Jean, tout le reste. Quand elle a vu Jean blessé, elle a eu un chagrin vrai ; quand le brancard est apparu devant la grille, la tête blonde s'est anxieusement penchée, et, ce soir là, surtout, Suzanne n'a plus

(*A suivre.*)

“...Par suite de cette propriété de tomber en pluie, l'eau fait aussi tomber tous les gaz insalubres ou en excès qui se sont élevés dans l'air ; elle ramène l'harmonie qui tend à se détruire. Après avoir semé partout l'abondance et des bienfaits de tout genre, l'eau retourne au sein de la mer pour revenir encore, et elle voyage ainsi depuis six mille ans. L'eau qui entre en ébullition à 100° se solidifie à 0°, je crois, ou à je ne sais combien de degrés au-dessous de zéro (*vid.* Régnault). La glace n'est pas sans utilité dans les régions froides. Sans avoir égard à ceux qui aiment à patiner (j'y suis fort indifférent), il est beau l'hiver de voyager sur un pont de glace qui s'étend tout le long du Saint-Laurent, et de pouvoir dire au roi des fleuves : “ Je passerai sur toi et tu ne t'entr'ouvriras pas pour m'engloutir, tu ne mouilleras pas même la semelle de mon soulier ; je me ris de tes fureurs, tu es enchaîné par tes propres ondes.” Une considération importante à faire c'est que la glace pèse moins que l'eau, ayant une moindre densité. Sans cette attention de la Providence, les rivières ne seraient bientôt qu'une masse de glace qui ne fondrait jamais, même sous les plus hautes températures. Tout ce qui vit dans l'eau périrait ; l'eau serait immobile, et par là même entraînerait la mort universelle ; plus de moissons, plus de végétation dans les champs et dans les prairies, plus de vie pour l'animal, désordre à son comble dans toute l'économie du monde.”

Je suis sûr que tu pestes contre moi en lisant toutes mes sottises. Tu n'as pas fini, va ! il faut que tu paies au centuple le mauvais quart d'heure que tu m'as fait passer en me faisant lire tes combinaisons de phrases-amalgamées je ne sais comment, sur ton dernier morceau de papier. Toi, tu n'auras pas seulement le tourment de lire, tu donneras six sous pour avoir ce tourment (1). Coquin, tu vas bien tâter l'enveloppe avant de payer ! Il est vrai que j'avais bien envie d'y mettre une vieille gazette que j'ai dans mon coffre, mais j'ai pris un autre parti. Je me suis dit : Il vaut mieux le faire enrager pendant une heure et demie en lui faisant lire cette espèce d'encyclopédie...

Tu ne sais pas encore que je suis revenu chez moi vers cinq heures, ce soir. J. D** était déjà assis vis-à-vis de moi avec un de mes cahiers à la main. Il m'a conté une douzaine de mensonges sur des affaires survenues entre lui et son oncle A**. Pendant qu'il parlait, je lisais l'histoire des Chinois.

Cet être-là a la manie de parler de choses ennuyeuses. Chaque fois que je veux reporter les idées sur quelque chose d'intéressant, ou il ne ré-

(1) C'était le taux, à cette époque, du port d'une lettre adressée de la ville à la campagne.

pond pas, ou il cherche une transition pour arriver à son oncle, et pour parler de ce qu'il a fait, et de ce qu'il fera, et de ce qu'il ne fera pas, tantôt au collège de Sainte-Thérèse, tantôt à celui de Saint-Hyacinthe. S'il fait une question qui peut devenir un lieu commun intéressant, il en a regret aussitôt, et il n'attend pas la réponse.

Lorsque j'eus soupé, je gagnai le chemin Papineau pour lire ta lettre (1). G** avait vainement épuisé pour la lire tout son savoir-lire. Je suis parvenu toutefois à tout comprendre !

Il n'y avait rien de bien nouveau chez toi. Ils se portent tous bien, attendant ton retour avec beaucoup d'impatience...

Je m'attendais bien à recevoir, moi aussi, une lettre directe de toi. Point. Tu ne dois pourtant pas manquer d'aventures galantes ou romanesques, au milieu des ris, des jeux, des grâces et des amours.

Ne sois donc pas si négligent. Envoie-moi quelques brillantes descriptions, quelques sentiments lyriques, quelque roman, quelque poème, quelque satire, n'importe. Parle-moi un peu des scènes villageoises ; tu dois être à portée de voir quelque drame grotesque et plaisant ; tu dois aussi avoir quelque Chateaubert dans ta classe ; parle-moi de tout, de M. Brrr et de M. Krrr. Je serai content.

Ma lettre commence à avoir un faux côté, hein :

Je n'ai jamais vu une farce pareille à celle qui vient de m'arriver. Comme je commençais à te parler de J**, il arrivait encore à la maison. Je lui dis que je t'écrivais ; il m'a dit de continuer ma lettre, et j'ai continué à médire contre lui. Il a saisi ma lettre tout à l'heure ; il a fallu qu'il lut au moins les deux premières pages ; mais il a eu le bon esprit de s'arrêter à mon morceau sur l'eau. Dieu soit béni ! Il lui a été aisé d'apprendre par sa lecture que tu étais instituteur ; nous avons bavardé là-dessus jusqu'à neuf heures et demie. Il a parlé d'aller faire une visite en *monsieur* à ton établissement, et d'apporter, pour les jeunes sylphides surtout, une bonne provision de médailles et d'images ; et il est parti. Je crois qu'il va insérer un billet dans mon enveloppe pour toi. Les grandes phrases ne manqueront pas, non plus que dans la mienne.

Je n'ai plus qu'à t'apprendre une nouvelle que tu ignores sans doute, c'est que nos vacances sont avancées de huit jours cette année, à cause des réparations à faire dans le collège. Nous les aurons donc dans quinze jours, le 19 juillet.

L. Plamondon, rue Saint-Paul, enseigne du Castor, fait démolir sa maison et offre en vente au prix coûtant un fonds de marchandises et hardes

(1) La mère de T** demeurait en cet endroit.

faites de 75,000 dollars. C'est la plus belle occasion offerte aux acheteurs du Canada (1).

Je te présente les saluts et les amitiés de ta famille, ainsi que de toutes tes connaissances, et te renouvelle l'expression des sentiments avec lesquels je suis ton ami le plus dévoué.

II

Primo scripta et legende.

MON CHER AMI. — Je n'ai rien d'extraordinaire à te dire aujourd'hui ; je n'ai pas le temps non plus de t'écrire en règle. Mais n'importe, j'ai voulu faire voir que je ne t'ai pas oublié...

Il existait autrefois et il existe encore aujourd'hui, dans l'île de Montréal, une gentille petite maisonnette située sur un coteau verdoyant, au nord de la ville. Là, on n'entend ni le marteau du forgeron résonnant sur l'enclume, ni la scie du menuisier qui fait *gricher* les dents, comme on dit dans notre bon patois canadien, ni le tumulte des enfants du peuple, ni la voix impérieuse du maître qui commande à ses employés. C'est le séjour de la paix ; les zéphirs seuls en troublent la tranquillité, et seulement le soir, quand partout tout est calme, l'on entend un dernier écho qui vient là pour mourir. Cet écho se compose de bien des bruits ; il renferme le frémissement de tous les insectes qui ont concouru tout le jour au grand travail de la nature, il renferme tous les soupirs des vents, il renferme et résume toute la vie, tous les murmures d'une vaste population qui va s'endormir ; il y a là les gémissements de la douleur, les cris de la veuve et de l'orphelin, les cris de la misère, les cris de l'angoisse, les cris du désespoir ; et ces cris se confondent avec les expressions plus rares du bonheur, les cris de la joie, les cris du triomphe, les cris de l'admiration, les cris de la fortune, enfin les cris du désir et de l'ambition. Oh ! que j'aime à traduire ainsi dans mon âme les passions humaines, lorsqu'elles sont à la veille de se taire. Et que j'aime bien plus à les entendre de cet endroit qui t'est si bien connu (2), où nous avons fait de la poésie, où nous nous sommes communiqués tant de fois nos impressions, où nous avons admiré avec tant d'enthousiasme les folies sublimes d'un homme divin par son génie (3). Souvent encore, je vais faire dans ce lieu des promenades solitaires ; je monte mon imagination, je m'extasie devant mille objets enchan-

(1) Ce marchand s'était fait une réputation par ses annonces alléchantes.

(2) Résidence de Mme T**.

(3) Lamartine.

teurs qui souvent n'existent que dans mon esprit ; je me réveille ensuite. je ris un peu de moi, puis arrivé à la petite maisonnette aux contrevents verts, je frappe à la porte. Mais il ne m'est plus donné de trouver mon ami dans le sanctuaire de l'amitié ; la petite chambrette consacrée aux muses et à la philosophie est maintenant vide, quelques papiers épars et en désordre attestent seulement qu'il doit revenir. Je maugré un peu contre mon destin ; je parle un peu de toi, et je m'en reviens au logis. après avoir bu cependant un ou deux verres de bière d'épinette à ta santé...

Je vais être obligé de clore ma lettre, il est tard. il est temps d'aller la porter chez toi...

Rien de bien nouveau, si ce n'est que nous sommes en vacances. J'ai remporté trois belles cartes de la distribution des prix. L'examen a été très intéressant ; je te donnerai plus tard de plus amples détails... Je pense aller aux Ecarts (1), la semaine prochaine, pour y passer quelques jours.

Nous avons fait une grande veillée, jeudi soir, chez G. D** ; R** y était avec sept ou huit autres. Nous avons beaucoup ri, surtout en écoutant la lecture du poème le plus original et le plus effrayant que j'aie jamais vu. C'est une traduction de l'apocalypse de saint Jean, et toute la critique qu'on pourrait en faire pourrait se réduire à ceci : c'est le chef-d'œuvre de la bêtise de l'esprit humain.

Ta famille et la mienne t'attendent au commencement de la semaine prochaine. Il est inutile de dire que nous te désirons.

J'ai bien hâte de recevoir de toi une longue et jolie lettre... Adieu. Ton ami très affectionné.

III

Samedi, 6 août 1853.

CHER AMI. — Dis-moi donc, est-ce que tu as tout à fait renoncé à ton monde ? En vain je m'informe partout de toi : aucune nouvelle, aucune lettre, aucune marque de souvenir ou d'amitié. J'allai hier soir chez Mme T** ; mes affaires qui sont nombreuses, tu le sais, m'avaient empêché d'y faire mes petites visites quotidiennes depuis quelques jours. Je m'attendais à te trouver, du moins à recevoir un paquet bien volumineux à mon adresse. Vrai comme tu es là, il n'y avait rien du tout. Mme T** est au désespoir, Lapointe est aux abois, W. D** est de mauvaise humeur, G** est en fièvre, L.** est inquiet pour la sûreté de la province. "Voilà, dit-il, la citadelle assiégée, c'est fini, sauve qui peut !" tout le mon-

(1) Nom sous lequel on désigne généralement le village de Saint-Vincent de Paul, près de Montréal.

de vit sur des épines, un sourd murmure parcourt la cité. J. C** (1) dit qu'il s'en *sucere*. Il achève le vingtième chant de Milton ; il va commencer *Cooper's poems*.

C'est donc pour te dire qu'il y a aujourd'hui quinze jours que je t'ai écrit la lettre que tu viens de lire. Je l'ai mise au bureau de poste du chemin Papineau ; mais vu qu'il a été impossible de te la faire parvenir, j'ai pris le parti de te l'envoyer à cette heure avec une autre par une poste un peu plus sûre. Gare aux six sous ! Le diable pourrait bien entrer dans ta bourse, s'il n'y est pas entré déjà. C'est bon, ça paiera pour les pipes et le tabac que tu m'as dépensés depuis cet hiver. Car j'en atteste ici le ciel et tous ceux qui ont eu le malheur de te connaître, c'est un scandale de te voir ainsi toujours vivre aux dépens des autres, de te voire mollement prendre tes aises et ton plaisir sur la ruine de ton prochain. Quand je pense que je me suis trouvé aujourd'hui sans pipe, sans argent pour en acheter, sans crédit pour en emprunter, au point que j'ai été obligé de voler la pipe de L**, qui est une véritable antiquité, et qui offre en même temps un modèle d'art et d'industrie ; elle a été raccommodée en trois endroits. Je te la montrerai ; tu n'en diras rien à personne.

J'ai bien des choses à te dire, mais je suis trop pressé dans le moment, et j'ai la tête tellement remplie que je ne sais par où commencer. Pendant que j'y pense, je ne peux pas oublier de t'annoncer, comme une bonne nouvelle, que M. B** m'a prêté son *Système sur l'indivisibilité de la matière*. Je n'ai pas eu le temps encore de l'étudier. J'ai bien hâte cependant de le connaître le plus à fond possible ; on en tire des conséquences de la plus haute importance, des conséquences qui touchent à la philosophie et à la théologie. C'est quelque chose de fondamental que ce système ; s'il était plus connu, je crois qu'il ferait beaucoup de bruit. M. B** est parti ces jours-ci pour la cataracte de Niagara ; il va nous rapporter de brillantes descriptions.

Pour moi, je suis surpris quand j'y pense. Mais n'importe, je suis encore en ville. La nuit seulement j'ai des songes ravissants qui me transportent tantôt au lac de Belœil où mille nymphes empressées m'invitent à me rafraîchir dans des ondes bienfaisantes ; tantôt sur le penchant d'un rapi-

(1) C** dont il est question ici pour la deuxième fois et qui était un des amis intimes de l'auteur, avait un faible pour les œuvres poétiques. Un jour, en feuilletant de vieux bouquins au marché Bonsecours, il découvrit deux volumes qui portaient le titre de *Cooper's poems* ; et sans prendre la peine de les ouvrir, il en paie la valeur et les emporte chez lui. Comme M. Audet était son compagnon de chaque jour, il s'empressa de lui faire connaître sa bonne fortune ; mais en ouvrant les volumes en sa présence, il trouve à sa grande surprise qu'au lieu des œuvres du poète anglais de ce nom, il avait tout simplement acheté un *Traité sur les comptes publics*. Ceci explique l'allusion que M. Audet fait dans ses lettres à propos des poèmes de Cooper.

de entre deux rives fleuries où de molles sirènes me distraient par leurs chants de la vue du danger ; tantôt dans la plus vieille forêt du nouveau monde, où l'on n'entend que la nature, où l'homme n'est rien qu'un témoin aussi sublime que le spectacle.

Mais ces séduisantes images me laissent bientôt avec le sommeil, au réveil. C'est une véritable transfiguration ; je suis porté à me tâter d'un bout à l'autre pour m'assurer si c'est bien toujours moi qui suis moi.

Ce matin, surtout, j'ai été désappointé au plus haut point. Jamais si beau rêve n'avait caressé mon imagination. J'étais devenu marabout, et je faisais pour la troisième fois mon pèlerinage à la Mecque, au tombeau de Mahomet. Je m'avançais doucement, la nuit, sur un noble coursier arabe au milieu des plaines de l'Orient. Le temps était calme et prêtait aux méditations enchanteresses et au recueillement de la piété ; une légère brise seulement agitait les feuilles du palmier et de l'olivier et...caressait les poils de mon menton ; mon oreille se plaisait à entendre ce bruit flatteur. L'oiseau qui charme la nuit venait y ajouter ses accents tantôt passionnés, tantôt tristes, tantôt joyeux, tantôt d'une douceur mélancolique. Mes yeux erraient en même temps sur le riche tableau qui m'entourait, je regardais le ciel, je regardais la terre, je regardais à ma droite un vaste désert qui me faisait l'effet d'une mer paisible. Au ciel, la lune était argentée et silencieuse, elle semblait dire au voyageur de la solitude : " Ecoute la voix de Dieu, il parle ; écoute la voix de ton cœur, c'est ici la même voix que la voix de Dieu." Et j'écoutais, et mes sens étaient attentifs ; mon cœur tressaillait, et mon âme transportée volait dans les plaines azurées, et les astres lui faisaient entendre leur éternelle harmonie. Mes yeux, fatigués de l'enthousiasme des grandeurs, se reportaient sur la scène qui s'étendait autour de moi. Je vis les arbres, les fleurs et les arbustes qui s'inclinaient sous la majesté des cieux ; au loin sur la montagne, c'était le cèdre qui détachait sa tête séculaire d'un nuage pâle transparent ; près de moi c'étaient des herbes vertes qui se courbaient ensemble, comme si une vie les avait animées ; et un chant glorieux semblait sortir des vallées et de la montagne au milieu du silence : " Salut à celui qui fit le cèdre de la montagne et l'herbe de la vallée ; que toute la création l'adore, que le silence l'admire." Et ces voix se tassaient. Puis je vis de légers brouillards parcourir lentement la plaine où je me trouvais ; ces brouillards prenaient peu à peu des formes fantastiques et diaphanes, ils me paraissaient comme des esprits visibles. Je me dis : " Voilà sans doute les génies de la contrée, esprits de Dieu à qui Dieu a dit : Veillez sur les pas du voyageur. Protégez ma course aventureuse à travers le désert inconnu, guidez les pas de mon coursier ; éloignez de moi les embûches et les maléfiées des anges

de la Géhenne. La nuit est belle et silencieuse, que mon oreille serait ravie d'entendre de votre bouche les hymnes sacrées qui sont chantées devant le trône de Dieu par-delà les cieux." Pendant que je parlais, mon cheval se cabrait sous moi, ses crins étaient hérissés ; son attitude m'effraya. Je regardai à mes pieds, et je vis que nous fouillions de vieux ossements et des tombeaux. Derrière moi, ces ossements se levaient et se réunissaient, et un peuple immense de squelettes décharnés surgissait ainsi ; je les voyais former des danses horribles sur leurs tombeaux. Le ciel seul restait pour éclairer ce spectacle ; le reste de la nature avait disparu. Et à mesure que je m'éloignais, les fantômes se multipliaient. Mes veines étaient glacées et mon âme terrifiée. Et cependant mon coursier s'éloignait toujours poussé par une main invisible, et toujours des crânes effrayants venaient s'ajouter à des charpentes humaines. " O grand prophète, m'écriai-je, ne laisse pas mourir de frayeur le pèlerin, car les pèlerins sont saints devant toi." Une voix plus forte que la voix du tonnerre ou que celle d'un peuple révolté, me répondit : " Ne crains rien, Abdiel ; moi l'Ange du désert, je te défendrai de tout mal. Tu vois ce vaste amas d'hommes répandus à tes côtés sur la terre des morts ? Ces peuples ont été vivants autrefois, la terre qu'ils ont en partage a été la cité la plus peuplée et la plus grande qui fut depuis le commencement des temps. Mais distingues-tu ces crânes couronnés parmi la multitude ? Ils ont encore une verge de fer en main pour frapper des ombres vaines... Autrefois, ils vivaient dans de somptueux palais, et cent millions d'hommes étaient à leurs pieds. Trente siècles maintenant ont passé sur leurs têtes, et la vengeance du Seigneur les poursuit et les poursuivra toujours. Trente siècles ont passé sur la tête de leurs esclaves, et ils portent encore la marque honteuse de la servitude et de la bassesse. Le Seigneur les avait tous fait rois. Regarde bien, et tu diras aux peuples qui vivent encore : Redoutez le mal et le vengeur du mal, craignez le despotisme et craignez l'odieux esclavage."

Je regardai encore, et je vis que la souffrance, l'angoisse, le désespoir, toutes les tortures de l'âme, animaient et faisaient marcher les ressorts des squelettes maudits. Puis les uns baisaient la poussière devant un tyran, et celui-ci se plaisait à les frapper ; il faisait craquer leurs os, il renversait les têtes qu'il venait de mutiler. Tout à coup, un esclave plus fort que son roi se leva de terre et terrassa celui-ci avec un crâne abattu et à son tour il vengeait ainsi le peuple. Bien des cris de douleur se faisaient entendre et je voyais des peuples succéder aux peuples, des tyrans aux tyrans.

" Abdiel, entendis-je alors, regarde maintenant dans cette direction. Vois-tu cette tour géante qui menace les astres ? Elle est anéantie, mais son ombre existe encore. C'est au pied de cette tour orgueilleuse que

s'élevait l'opulente cité qui n'est plus. Lorsque les hommes commencèrent cet ouvrage, ils pensaient leur puissance sans bornes. Le Seigneur a confondu leur insolence et il les a divisés dans leurs langages : c'est depuis ce temps-là que les hommes et les peuples ne se reconnaissent plus pour frères. Leur division vient de leur orgueil." Lorsque l'ange eut fini de parler, ma vision s'était évanouie. Une nature plus belle et plus riante s'offrit à mes yeux. La nuit même avait fait place à une brillante aurore. Une verdure luxuriante était à mes pieds, les fleurs ouvraient leurs calices embaumés, les arbres relevaient leurs têtes chevelues. Je n'osais cependant avancer parmi ces richesses de la nature, je tremblais malgré moi de toucher ce qui fut la cendre des morts, je respectais tout ce qui s'offrait à ma vue, car il me semblait voir là des cœurs palpiter, des chairs s'animer, des âmes vivre avec des passions diverses... (1)

Pendant que j'étais abîmé dans ces réflexions, je me réveillai tout à coup. J'avais la tête prosaïquement posée sur un oreiller de coton jaune, les membres en désordre *scilicet*, etc. Mon cheval arabe m'avait trahi ; je n'étais plus qu'un petit *Canayen* ; mais je m'en reconsolai en pensant que de ministre du prophète Mahomet, je redevais ton ami très affectonné.

P. S. — Je crois que jamais ni la fameuse Babylone, où j'ai été cette nuit, ni Tyr, ni Pergame, ni Athènes, ni Sparte, ni Rome, ni la Barbarie n'ont possédé un original comme l'**. Quand il est quelque part, on ne peut l'en dénicher, s'agirait-il des intérêts les plus sacrés de la patrie, de la religion ou de l'humanité, s'agirait-il même de ses propres intérêts. Voilà la moitié des vacances passée, et mon brave ami est encore à Lachine. Tu vas faire un Chinois !

IV

Saint-Louis de Gonzague, 6 novembre 1853.

MON CHER AMI. — Tu t'impatientes sans doute de ma lenteur à t'écrire, mais j'ai préféré retarder un peu afin de pouvoir t'apprendre plus positivement quel était et quel devait être mon état à Saint-Louis de Gonzague. Je n'ai commencé à faire l'école que jeudi dernier : la maison n'étant pas prête encore ; j'avais hâte cependant de voir comment les choses s'arrangeraient. Je t'assure que dans ma maison, je

(1) En lisant ce petit chef-d'œuvre, ceux qui ont lu Lamennais reconnaîtront dans cette peinture saisissante un fervent disciple et imitateur du célèbre auteur des *Paroles d'un croyant*.

HENRY HAMILTON.

N. E. HAMILTON.

Henry & N. E. Hamilton

IMPORTATEURS DE

Marchandises de Hautes Nouveautés

Coin de la rue ST-JACQUES et de la PLACE VICTORIA

MONTREAL.

Téléphone Bell 999.

Téléphone Federal 609.

Perrault & Mesnard

Architectes

11 & 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES

Boite 1414 Bureau de Poste.

Élévateurs.

Téléphone 696.

ROY & GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

180 RUE ST-JACQUES, Edifice de la Banque d'Epargne

Élévateur 4e plancher.

Chambres 3 et 4.

* ARTHUR DECARY *

PHARMACIEN

Produits Chimiques et Pharmaceutiques, Articles de Toilette et Parfumerie

AU COIN DES RUES ST-DENIS ET STE-CATHERINE

Téléphone Bell 6833.

Téléphone Fédéral 1829.

Spécialités : Émulsion Décary. — Corricide Décary. — Liqueur Hémallactique de Ruolz
Eau de Raifort iodé.

INSURE YOUR LIFE

In that Reliable Old Company.

THE

United States Life Insurance Co.

OF NEW YORK

Full deposit with Canadian Government at Ottawa guaranteeing absolute security to Canadian Policy Holders.

ESTABLISHED 1850-ASSETS NEARLY \$7,000,000.00

E. A. COWLEY,

GENERAL MANAGER FOR THE PROVINCE OF QUEBEC.

180 St. JAMES St.

MONTREAL, QUE.

LIBRAIRIE STE-HENRIETTE — G. A. & W. DUMONT

Littérature. — Piété. — Classiques. — Papeterie.

1826 RUE STE-CATHERINE, MONTRÉAL.

LE MONDE ILLUSTRE

Littérature, Sciences, Beaux-Arts, etc. - Paraissant le Samedi

Propriétaires : BERTHIAUME & SABOURIN

40 PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

LE STENOGRAPHE CANADIEN

Abonnement ; Un an, \$1.00 ; Six mois, 50 cts

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA.

L. A. BERNARD, Pharmacien

Autrefois chez R. J. Devius.

Les communautés religieuses, les médecins et le public trouveront à sa pharmacie les différents produits chimiques et les préparations pharmaceutiques en général.

Les ordonnances des médecins ne sont préparées que par des licenciés en pharmacie.

1882, RUE SAINTE-CATHERINE, 1882

DEPOT DE SANGSUES POUR LA PROVINCE

JOSEPH LAMOUREUX

MARCHAND TAILLEUR

No 1601 RUE SAINTE-CATHERINE

W. LAMOUREUX, - MARCHAND DE CHAUSSURES

1599 RUE SAINTE-CATHERINE

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

- BUREAU -

1582 Rue Notre-Dame

MONTREAL.

Résidence : 109 rue Saint-Hubert.

EDMOND HARDY

ÉDITEUR ET IMPORTATEUR DE MUSIQUE

FOURNISSEUR - DES - PENSIONNATS - CATHOLIQUES

Musique pour tous les instruments

Seul agent pour les célèbres instruments de Fanfare et d'Harmonie de la
Maison C. MAHILLON de Londres et Bruxelles

1615 Rue Notre-Dame, Montreal

J. ALCIDE CHAUSSÉ, Architecte

No 1541 Rue Sainte-Catherine, Montréal

Téléphone Bell 6930

LES AMERS INDIGENES

*Le plus économique en même temps
que le plus efficace tout que stoma-
chique et digestif.*

Les AMERS INDIGENES doivent leur popu-
larité aux plus importantes qualités que peut
avoir une préparation médicinale; une efficacité
toujours certaine, l'absence de tout principe
dangereux, et la modicité du prix.

Les AMERS INDIGENES sont une combinai-
son préparée dans des proportions rigoureuses,
d'un grand nombre de racines et d'écorces les
plus précieuses par leurs vertus médicinales,
toniques, stomachiques, digestives et carmina-
tives.

Les MAUX DE TÊTE, ETOURDISSEMENT, NAUSÉES,
MALAISE GÉNÉRAL, sont le plus souvent la suite
de dérangement de l'estomac, et dans ce cas, les
AMERS INDIGENES ne manquent jamais d'ap-
porter un soulagement prompt, et le plus sou-
vent, une guérison certaine.

Les AMERS INDIGENES se vendent en dé-
tail dans toutes les bonnes pharmacies de la
Puissance, en boîtes de 25 cts. seulement, conte-
nant ce qu'il faut pour 3 ou 4 bouteilles de 3
demiards.

S. LACHANCE,

PROPRIETAIRE,

1538 ET 1540 RUE STE-CATHERINE,
MONTREAL.

ÉMILE DEMERS.

TRUDEL & DEMERS

— LIBRAIRES —

Papeterie, Livres Blancs, Livres d'Ecole, Fournitures d'Ecole, Papier de
Fantaisie, Articles de Bureau, Blancs d'Avocat,
Impression et Reliure.

1611, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

TELEPHONE BELL 9014.

ÉMILE TRUDEL.

ETABLÉ EN 1867

L. C. de TONNANCOUR

MARCHAND TAILLEUR

8 RUE SAINT-LAMBERT, MONTREAL

Toujours en Magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première
qualité et de patrons les plus nouveaux.

FERRONNERIE

POUR BATISSES, COUPELLERIE, OUTILS DE MENUISIERS
SCULPTEURS, MAÇONS, BRIQUETIERS

Ainsi que l'assortiment le plus complet et le plus nouveau de FOURNITURES
DE MAISON chez

L. J. A. Surveyer, 6 Rue St-Laurent

A. BELANGER

OUVRAGES DE FANTAISIE

MEUBLES DE PREMIERE CLASSE

SPÉCIALITÉ D'AMEUBLEMENTS DE SALON.

1672, rue Notre-Dame
MONTREAL.

A. BONNIN & G. MANN, Architectes,

Chambres 213 et 214

Batisse ^{DE} LA *New-York Life*

MONTREAL.

Telephone Bell 2846.

La Banque Jacques-Cartier

Bureau Principal, MONTREAL

Capital payé - \$500,000. - - Réserve - - \$40,000

Directeurs : Alph. Desjardins, M. P., Président. A. S. Hamelin, Vice-Président. John L. Cassidy. Lucien Huot. A. L. de Martigny.

Bureau Principal : A. de Martigny, Directeur-Gérant. D. W. Brunet, Assistant-Général. M. Bienvenu, Inspecteur.

SUCCURSALE STE-CUNÉGONDE Coin des rues Vinet et Richelieu, (Bâtisses de l'Hôtel-de-Ville). G. N. Ducharme, Gérant.

Heures de Bureau : De 10 heures a. m. à 3 heures p.m. et de 7 à 8 heures p. m., tous les jours.—On reçoit des dépôts de 25 centins en montant.

L. E. N. PRATTE

Importateur de

Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure,

1676 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

MAGASIN DE CIGARES, D'UNION.

Georges Stremensky

Marchand de Tabac et de Cigares

EN GROS ET EN DETAIL

1735, RUE Ste-CATHERINE, 1735.

Tabac Canadien une spécialité.

MAISON T. A. GROTHE

95½ RUE SAINT-LAURENT.

Cette maison de BIJOUTERIES, ORFÈVRES, etc., la rivale des plus grandes maisons du pays, offre en ce moment les articles suivant : Montres, Horloges françaises, Anneaux de toutes sortes, Epingles et Pendants d'oreilles, Chaines, Médaillons, Coutelleries, Articles de toilettes, et Chapelets en pierres précieuses.

N. B.—Une visite est sollicitée à l'occasion des avantages offerts en ce moment.

LOUIS BÉLANGER

AVOCAT

57, RUE ST-GABRIEL

MONTREAL.

O. M. LAVOIE,

1631, rue Notre-Dame

Peintre Décorateur de

Maisons, d'Enseignes, Imitateur, Blanchisseur, Doreur, Vitrier, &c.

Telephone Bell 1238.